



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

Six ans de résidence à Alger, 1806-1812 / Elizabeth Broughton
éd. Bouchène, 2010
cote : 58.911

Né à Bath en 1852, dans une famille de la *gentry* d'origine guernesiaise, Henry Stanyford Blanckley embrassa d'abord la carrière des armes, se distingua lors du siège de Gibraltar, puis passa au Foreign Office en 1790. Il demeura seize ans en poste comme consul aux îles Baléares, avant d'être muté à Alger, où il fut consul général et chargé d'affaires de 1806 à 1812. Il devait mourir à Versailles en 1820. Sa seconde épouse, Mary Richards, l'avait accompagné à Alger avec leurs deux filles et elle tint un journal qui constitue une relation des six années qu'elle passa dans la ville aux côtés de son époux. En 1839, leur fille aînée Élizabeth, devenue depuis 1831 Mrs Broughton, entreprit de publier ce document après l'avoir enrichi de notes et de remarques personnelles: bien qu'elle ne fût qu'une jeune enfant à l'époque du séjour algérois de ses parents, (elle était née en 1800), elle n'en gardait pas moins des souvenirs assez précis.

Il s'agit au total d'une chronique d'évènements grands et petits, d'un recueil de détails parfois ancillaires (on trouvera ainsi une intéressante recette du couscous p. 279), mais aussi d'une importante source de renseignements sur les mœurs et la vie quotidienne à Alger dans les derniers temps de la Régence ottomane, sur le jeu et les rivalités des consuls, la condition des captifs, le rôle important des religieux catholiques dans les opérations d'échange ou de rachat. Des portraits du P. Paolo, un Sicilien, (p. 119) et surtout du P. Giuseppe (pp. 144-147), sont particulièrement bien venus : le P. Giuseppe était issu d'une famille française noble dont le nom ne nous est pas connu. Il nous est décrit comme un très saint homme qu'une pneumonie finit par emporter, à la grande douleur des captifs. Il reçut l'hommage ému du corps consulaire et même de notabilités musulmanes. Mrs Blanckley ne fait pas mystère de son hostilité à la France napoléonienne, mais ses relations avec le consul de France Dubois-Thainville et avec son épouse étaient des plus courtoises : nous apprenons p. 92 que Mme Dubois-Thainville était une demoiselle Clary de Marseille, cousine des deux sœurs Julie et Désirée Clary dont l'une, épouse de Joseph, fut reine d'Espagne et l'autre, épouse de Bernadotte, reine de Suède. Il semble qu'elle était en fait une demoiselle Majastre, (de Castellane) effectivement apparentée aux Clary, ainsi que d'autres sources l'indiquent. Dubois-Thainville se ruina dans sa fonction et sa veuve semble avoir fini ses jours dans la pauvreté, à Paris où Mrs Broughton la revit sous la Restauration (elle ne revit jamais ses deux filles, honteuses de leur condition modeste). Par ailleurs, nonobstant l'état de belligérance, le consul britannique intervint auprès du Dey en faveur du savant François Arago, venu procéder à des observations astronomiques sur les instructions



¹ Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).
Basé(e) sur une oeuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

de Napoléon. Le chargé d'affaires souhaitait obtenir du Dey la concession à la Grande Bretagne des établissements de la Calle, évacués par les Français depuis 1798, mais ses efforts ne furent pas couronnés de succès. Mrs Broughton regrette l'expulsion du vice-consul de France Ragueneau (1809) mais d'un autre côté s'en réjouit car elle espère y voir le prélude à de meilleures relations entre Alger et la Grande Bretagne. Ses espérances furent déçues, car à partir de ce moment les relations du Dey avec la cour de Saint-James allèrent se détériorant, à la suite de la saisie de trois bâtiments algériens par un navire de la station de Gibraltar, de leur vente dans ce port et du contentieux qui en résulta.

L'épouse et la fille du consul de Sa Majesté Britannique ont bien observé les institutions et la vie politique de la Régence ottomane : celle-ci serait assurément classée de nos jours au rang des *États-voyous*. La mère nous apprend p. 184 que la plupart des janissaires présents sur l'échelle d'Alger et formant la milice (*Odjak*) n'étaient que de mauvais sujets indésirables à Constantinople: ils formaient pourtant la classe dirigeante de la Régence et pouvaient prétendre à la charge de Dey que sa fille décrit comme: *le poste précaire, envié mais peu enviable, de chef de cette turbulente démocratie*. Peut-on même parler de démocratie à propos d'une fonction qui s'acquerrait ordinairement par la corruption et le meurtre au sein d'une coterie de soudards? Chacun sait que Hassan Dey Karabaghli, beau-père du dernier dey Hussein, fut en 1798 le dernier titulaire à mourir de mort naturelle. Certains *élus* eurent la sagesse de récuser ce redoutable honneur...

Peut-on par ailleurs affirmer, comme il est écrit p. 13, que les Deys d'Alger n'avaient de pouvoir réel que dans leur ville? En fait, par l'intermédiaire d'un agha des Arabes et des 6 caïds des *outhan*, ils administraient directement un assez vaste territoire, le *Dar es-Soltan* qui s'étendait sur le littoral jusqu'à Cherchell à l'ouest et jusqu'à Dellys à l'est. L'arrière-pays incluait la Mitidja et le Sahel, avec les villes de Blida et de Koléa. C'était bien au-delà de la grande banlieue de la ville.

Tant en ville que dans leur maison de campagne de la Bouzareah, le consul et sa famille entretenaient d'amicales relations avec la bourgeoisie algéroise, dont les dames louent l'urbanité. Il existait une classe de Maures cultivés, dont certains avaient voyagé en Europe, maîtrisaient le français et l'italien et se désolaient des maux de la domination ottomane et de la condition lamentable à laquelle leur pays se trouvait réduit sous le régime de la soldatesque des janissaires. Ils n'ignoraient pas que la fin des guerres napoléoniennes et le retour de la paix en Europe marqueraient le début de jours difficiles pour le Divan d'Alger. Ce qui ne manqua pas de se produire, et dès 1816, la ville fut bombardée par la flotte de Lord Exmouth. Leurs relations avec les Juifs n'étaient pas moins bonnes: nous apprenons que la charge de *roi des Juifs* (titre porté par le chef de la communauté) était alors tenue par Jacob Bacri, agent du Dey et membre d'une illustre famille. Il devait d'ailleurs périr assassiné.

Au-delà des sentiments chrétiens de sollicitude qu'elle témoigne à l'égard des captifs et même des Juifs, cette dame fait preuve d'une désolante ignorance de l'islam, il est vrai assez commune à son époque. C'est ainsi qu'elle nous apprend p. 55 que sont appelés Hadji les musulmans *qui sont allés en pèlerinage au tombeau de Mahomet à la Mecque* ! Ou encore (p. 270) que les Juifs désireux d'embrasser l'islam doivent tout d'abord se convertir à la foi chrétienne (alors qu'il leur est simplement demandé de reconnaître que Jésus figure au rang des prophètes).



Académie des sciences d'outre-mer

Des annexes et un index complètent heureusement cet ouvrage dont l'orthographe n'a pas été relue avec soin. On y trouvera le texte des conventions conclues entre la Régence et diverses puissances, notamment l'Angleterre jusqu'en 1816, d'autres documents, en particulier une liste chronologique des Dey d'Alger et la relation par un Juif (traduite du judéo-arabe par le rabbin Bloch en 1888), d'un pogrom survenu à Alger en 1805.

Nous déplorons toutefois l'absence d'une chronologie historique qui permettrait de mieux situer les évènements survenus aux cours de la période 1806-1812 et relatés ici. Tous ceux qu'intéresse l'histoire des régences barbaresques se réjouiront de disposer d'une bonne traduction et d'une édition annotée et critique de cet ouvrage ancien, mais d'une incontestable utilité.

Jean Martin